

D'une économie de consommation à une économie générative

Regarder en arrière pour mieux avancer

Par **Fabio Merlini**

Ces dernières années, la question environnementale a pu bénéficier de deux puissants phénomènes médiatiques : la non-durabilité et la pandémie. Tous deux, de façon différente mais tout aussi convaincante, ont contribué à relancer à grande échelle le débat sur le déséquilibre entre le développement du monde humain et la reproduction du monde naturel. Personne, ou presque, ne nie plus la nécessité de neutraliser la logique du gaspillage et d'établir un dialogue avec la nature qui vienne remplacer l'image plastique de la croissance vue comme une ligne droite infinie par celle d'un cercle, capable de se transformer en une spirale ascendante.

En raison d'un de ces phénomènes médiatiques typiques par le biais duquel un thème latent se transforme soudainement en une urgence reconnue par toutes les personnes de bonne volonté, le problème de la non-durabilité de notre processus de civilisation est devenu l'objet non seulement de préoccupations partagées mais également, tout du moins dans les intentions, d'une volonté politique renouvelée.

Le « miracle Greta Thunberg » a sans aucun doute contribué à cette amplification de la conscience environnementale. Il s'agit là quasiment d'une réédition du célèbre roman d'Andersen « Les habits neufs de l'empereur », qui

raconte comment, lors d'une parade royale dans les rues de la ville, c'est un jeune homme qui donne l'alerte. Il est en effet le seul à avoir le courage de dénoncer la nudité du souverain non préparé à cela et convaincu qu'il portait des vêtements somptueux invisibles pour les sots. Nous ne pouvons qu'espérer que, contrairement à ce qui se passe dans cette fable, une fois l'alerte donnée, le souverain – c'est-à-dire nous tous et nous toutes – ne continue pas sa parade comme si de rien n'était.

Quelle est l'économie valable ?

Le moment est donc venu de se demander quelle est l'économie qui est valable. Quel est le modèle de production et de consommation pour lequel nous devons nous engager de façon responsable à proposer des expertises : par rapport à quelles valeurs, à quelle idée de la richesse et du profit, pour quelle consommation, à quelle fin ? Il s'agit là d'un débat obligatoirement préalable à toute orientation vers les compétences.

Le deuxième canal médiatique qui s'est avéré décisif est celui par lequel nous avons été familiarisé-e-s avec les causes de la pandémie de coronavirus. Nous savons désormais que le virus est lié aux conséquences d'une expansion des activités humaines avec une forte compromission des écosystèmes : un impact anthropique délétère sur les différents milieux qui pulvérise les facteurs possibles d'interruption de la transmission de l'infection de l'animal à l'être humain. C'est le fameux « spillover », le saut d'espèce des agents pathogènes, c'est-à-dire une porosité hautement nocive entre les « mondes ».

Dans ce contexte, la leçon est catégorique : la destruction de la biodiversité et la rupture des frontières spécifiques aux épidémies vont de pair. En outre, la crise sanitaire a également mis en exergue une fragilité du tissu social qui est exaspérante du point de vue de la croissance des inégalités. Après des décennies d'individualisme mis au service de la consommation, nous avons peut-être compris l'importance de repenser la liberté dans les limites de la responsabilité.



↑ Illustration de **Jessica Sojat**, 2^e année de formation en classe de graphisme, F+F École d'art et de design de Zurich

Une remise en question radicale

Nous sommes actuellement confronté-e-s à une crise de civilisation qui exige de repenser radicalement la façon même dont nous appréhendons notre position dans le monde. Il est possible d'illustrer brièvement cette affirmation en se référant à une installation aussi ingénieuse que parlante de l'artiste danois Asmund Havsteen-Mikkelsen. Celle-ci met en scène le naufrage d'un objet qui, dans le domaine de l'architecture du XX^e siècle, représente un brillant manifeste du rationalisme moderne : la Villa Savoye, construite à Poissy en 1931 par l'immense Le Corbusier. L'œuvre d'Havsteen-Mikkelsen est une puissante allégorie du naufrage des valeurs, des espoirs et des illusions de la modernité. Mais si nous considérons maintenant le bâtiment original, nous pouvons y déceler une relation entre la culture et la nature qui ne tient plus, malgré le fait qu'il s'agisse d'un chef-d'œuvre absolu.

Le bâtiment conçu sur le principe du plan libre semble ne pas être enraciné dans le sol : il est suspendu, comme s'il était devenu indépendant de ses fondations. Il flotte au-dessus de la nature pour lui permettre de bénéficier d'un accès privilégié au spectacle qu'il libère grâce aux différents points de vue qu'il offre. Il y a là deux mondes distincts, qui n'interagissent que dans la mesure où la nature environnante se manifeste comme une ressource esthétique qui est à portée de main. C'est une nature qui n'existe que dans la forme rendue possible par le bâtiment : la rationalité de la forme détermine le paysage dans sa possibilité d'être apprécié. Le dialogue avec la nature, les ouvertures que le bâtiment propose sont prédétermi-

nés par les attentes de l'objet culturel, qui le domine complètement, depuis une position surélevée. C'est la nature de la culture. Mais cette nature de la culture est précisément celle que nous ne pouvons plus nous permettre.

L'évidence d'un langage de la nature intraduisible dans les conceptions hégémoniques de la civilisation devient maintenant claire. Pour rester dans l'allégorie, le dialogue doit être renoué à partir d'un point de vue qui ne peut plus être celui, privilégié et surélevé, de la Villa Savoye : cette façon de voir les choses, comme le montre l'installation d'Havsteen-Mikkelsen, est sur le point d'être submergée.

Vers l'abandon de la logique du rebut

La nature est bien plus qu'une simple ressource infinie à notre disposition. Nous devons remplacer l'image plastique de la ligne droite, caractérisée par sa progression vers l'infini, par l'image du cercle, afin de pouvoir penser nos activités selon une disposition capable de revenir sur ses pas, en évaluant constamment l'impact et le potentiel. Nous devons apprendre à procéder en neutralisant autant que possible la logique de la mise au rebut. Et lorsque le cercle indique qu'il faut revenir sur ses pas sans retourner en arrière – regarder en arrière pour mieux avancer – alors la figure qui se dessine à la fin est celle de la spirale ascendante. Et c'est là qu'une économie générative prend la place de l'économie de consommation.

▪ Fabio Merlini, directeur régional de la HEFP Lugano et responsable régional du secteur Formation, HEFP